

XIII

POLITIQUE ZKARIENNE

ISLAM CONTRE ZKRAOUISME

**1. - Châtiment des Oulad Abd-er-Rah'man et
des Ih'addouyn, traîtres à la cause Zkarienne.
La légende arabe du caïd Remdhan**

Les Oulad Abd-er-Rah'man et les Ih'addouyn ⁽¹⁾ formaient autrefois un douar de 30 tentes, environ, et ils campaient avec le douar du caïd Remdhan, à Irimaïn. Ces deux familles, issues de la même souche, étaient de vieilles et fidèles familles zkariennes, lorsqu'en 1884 ou 1885, les Mehaya, les Ahal Angad, les Beni Zassen et les Sejaâ se coalisèrent pour tomber sur les Zkara et les razzier. Cette expédition revêtait le caractère d'une guerre sainte parce que les Oulad Abd-er-Rah'man et les Ih'addouyn, depuis plusieurs mois déjà, avaient révélé à leurs amis les Sejaâ, avec lesquels ils allaient assez souvent au marché d'Oujda et chez lesquels ils descendaient fréquemment en qualité d'hôtes, que les Zkara n'étaient pas musulmans. En ce temps-là, nos positivistes des Angad voyageaient beaucoup moins qu'aujourd'hui; rares étaient ceux qui sortaient de la tribu; rares étaient les Musulmans qui pénétraient chez les Zkara. Les Ih'addouyn et les Oulad Abd-er-Rah'man, qui savaient un peu parler l'arabe, faisaient exception à la règle et avaient volontiers chez leurs bons camarades les Sejaâ. Ils causèrent... beaucoup trop; les Sejaâ jasèrent de leur côté; l'Islam frémit. Des pourparlers s'engagèrent en vue de l'extermination des Zkara.

Le caïd Remdhan avait été prévenu à différentes reprises de la félonie de ses concitoyens, mais comme il ne voulait sévir que preuves en mains, il attendait, se gardant bien de provoquer par des sévérités intempestives la tempête qui le menaçait.

Enfin l'orage éclata : les tribus musulmanes précitées se portèrent en masse contre la tribu des Zkara et un grand combat fut livré au lieu dit *Jorf el-Klab* (la falaise des chiens) ⁽²⁾, sur le territoire des Beni-Yaâla, près de la frontière zkarienne. Pendant l'action, on remarqua que les Oulad Abd-er-Rah'man et les Ih'addouyn, qui n'avaient pas osé se séparer de leurs contribuables, tiraient sur eux et les tuaient quand ils en trouvaient l'occasion. Ce fut une boucherie, une bataille acharnée à laquelle assistèrent, suivant la coutume, les femmes Zkara, dont les deux principales fonctions consistaient à secourir les blessés et à marquer au henné les rares poltrons qui se sauvaient. Remdhan et ses intrépides Rousma, qui chargeaient à la tête des troupes, finirent par tenir en respect les Musulmans qui étaient cependant cinq ou six fois plus nombreux qu'eux. La nuit venue, les Zkara enterrèrent leurs morts au pied d'un énorme térébinthe, en un endroit appelé précisément Tijjouth ⁽³⁾. Ils brûlèrent les cadavres des

¹ *Oulad Ali ben H'addou* en arabe.

² En znatia : *azrou n idhan*

³ En znatia : *tijjouth* ; en arabe *bet'ma* (térébinthe).

Mahométans sans les mutiler, tandis que les Musulmans mutilèrent les quelques cadavres Zkara qu'ils purent trouver et les brûlèrent ensuite.

On releva parmi les morts le corps du fils aîné de Remdhan, Mouh'ammed Amezzian, l'enfant chéri de son père, le jeune chef aimé et estimé de tous les membres de la tribu sans exception.

Le lendemain, les Zkara durent battre en retraite devant des forces plus imposantes encore que celles de la veille. Le caïd désarma et fit attacher les principaux guerriers des Oulad Abd-er-Rah'man et des Ih'addouyin, et l'on recula jusqu'à Tgafaït, en emmenant les troupeaux qui avaient pu échapper à l'ennemi. Toute la tribu était en fuite. Les confédérés musulmans renoncèrent à la poursuivre pour piller à leur aise les silos et les maisons des vaincus, détruire les plantations, incendier les habitations et commettre le plus d'horreurs possible. Cela dura une dizaine de jours au bout desquels les pillards s'en retournèrent chez eux chargés de butin.

Les Zkara rentrèrent alors dans leur pays; mais avant de quitter Tgafaït, le caïd Remdhan ordonna que les 18 prisonniers des Oulad Abd-er-Rah'man et des Ih'addouyin lui fussent amenés. On alla les quérir dans un gourbi, où ils étaient gardés à vue, et on les conduisit devant le vieux chef. Durant le trajet, l'un d'eux réussit à se sauver et à se réfugier sous la cabane d'Abd-el-K'ader, le père de notre ami Ali.

Le caïd fit la répartition des 17 félons entre les divers représentants des douars et villages de la tribu, et sa voix terrible, sa voix dont les éclats s'entendaient à travers les crépitements de la plus vive fusillade, prononça ces mots qui restèrent gravés dans la mémoire de ceux qui nous les ont rapportés:

- Voici des traîtres qui ont failli causer la destruction des Zkara. Comme je ne veux pas que leurs enfants disent plus tard que c'est moi seul qui les ai condamnés et tués, il faut que chacun de vous participe à leur exécution.

On fit séance tenante le partage de ces malheureux entre les différentes fractions zkariennes. Tandis qu'on conduisait ces hommes au supplice, Remdhan sommait Abd-el-K'ader d'avoir à mettre à mort ou à chasser de chez lui le prisonnier qui lui avait demandé asile; mais Abd-el-K'ader et ses parents, les autres descendants de Sidi Ah'med ben Youssef, firent tant et si bien que Remdhan se laissa arracher la grâce du fugitif. Quant aux condamnés, ils furent amenés à la forêt voisine et massacrés à coups de couteau, On n'avait presque plus de cartouches; il fallait les économiser: c'est ce qui explique et excuse jusqu'à un certain point l'atrocité de cette exécution.

Cependant les parents des victimes étaient rentrés au pays avec le restant de la tribu sans oser manifester ouvertement leur douleur. Ils laissèrent s'écouler quelques semaines, puis, lorsqu'ils jugèrent le moment opportun, ils s'enfuirent avec leurs troupeaux chez les Ahal Angad, où ils restèrent pendant une dizaine d'années. Ils essayèrent là-bas de se faire musulmans, mais les carêmes, les prières, les ablutions quotidiennes, l'hypocrisie des Bédouins, les dégoûtèrent de l'Islam et ils demandèrent l'autorisation d'être rapatriés. Remdhan les accueillit avec bienveillance, et lorsqu'il se fut assuré qu'ils étaient restés fidèles aux doctrines zkariennes, il recommanda aux autres Zkara de les bien traiter. Pour effacer dans leur esprit le pénible souvenir de l'exécution de Tgafaït, le caïd les exempta définitivement d'impôts, de telle sorte qu'à présent les Oulad Abd-er-Rah'man et les Ib'addouyin vivent avec Remdhan à Irimaïn dans les meilleurs termes. Ces anciens transfuges sont les premiers à dire, quand on les interroge sur cette histoire tragique, que leurs pères ont été justement punis parce qu'ils avaient réellement trahi la cause sacrée du Zkraouisme. Fait remarquable: il n'y eut aucun mariage mixte entre eux et les Mahométans durant leurs 10 années de séjour chez les Ahal Angad.

Avec leur imagination déréglée et surchauffée, avec leur parti pris religieux habituel, les

Musulmans des tribus voisines des Zkara fabriquèrent, à l'occasion de l'exécution des Ih'ad-douyin, une légende mensongère destinée à déshonorer le chef sévère qui avait châtié les traîtres. Cette légende, on la raconte encore aujourd'hui en pays arabe à peu près en ces termes:

Géant monstrueux, écrasant les selles et les chevaux sous son poids énorme, vigueur herculéenne, voix de tonnerre, tel est le caïd Remdhan, lequel, toujours aussi solide qu'un chêne, peut avoir à présent 80 ou 85 ans (⁴).

Son borj, - une véritable petite forteresse - se dresse, menaçant, dans la fraction des Oulad Mh'ammed, la plus intransigeante, la plus impie, la plus sauvage de la tribu.

Maintenant que le vieux burgrave, entouré d'ennemis et assagi par les ans, ne peut plus chevaucher comme il le faisait autrefois à la tête d'une brillante escorte à travers les montagnes et les steppes de la Dhahra, il reste confiné en son castel, dont il ne sort plus guère, car certains de ses principaux administrés ont de terribles comptes à régler avec lui. Que l'on se figure, en effet, un fonctionnaire de l'ordre administratif ayant commis au cours de sa longue carrière quarante-deux assassinats (!) pour se maintenir au pouvoir, 42 assassinats dont furent victimes les cheikhs, les guerriers et les hommes politiques les plus en vue de la tribu des Zkara, et l'on commencera à comprendre pourquoi le tigre, au déclin de l'âge, se tient claquemuré en son fidèle et solide borj des Oulad Mh'ammed !

Sa première élévation au caïdat, qu'il faut faire remonter au règne du père de Moulaye El-H'assan (vers 1860), avait été bien accueillie par la tribu entière. Jeune alors, riche, très considéré, possesseur de beaux chevaux et de vastes domaines, d'une bravoure folle, Remdhan s'était lié d'amitié avec le chef des Oulad Sidi Ah'med ben Youssef, et celui-ci avait imposé la candidature de son ami au choix des Djemaâ réunies. Puis, pour la forme, on avait notifié cette élection au monarque de Fez et celui-ci avait expédié, en signe d'assentiment, un sceau et un burnous d'investiture à celui qui n'était en réalité que le serviteur des Oulad Sidi Ahmed ben Youssef,

D'un caractère emporté, violent, sanguinaire et rapace, le nouvel administrateur se signala dès le principe par des abus excessifs. Une première conspiration de 12 cheikhs se forma, et, dans les divers conciliabules tenus entre eux, il fut décidé que, par le fer ou par le feu, l'on se débarrasserait du tyran. Ayant eu vent de la chose, Remdhan se tint sur ses gardes. Il ne sortait qu'entouré de parents et amis, le fusil au poing, l'oeil au guet. Plusieurs mois se passèrent ainsi; puis, lorsque las d'attendre une bonne occasion qui ne se présentait jamais, les conspirateurs se furent relâchés de leur première ardeur, le caïd commença à les cajoler et à leur faire comprendre qu'il était de l'intérêt des uns et des autres de conclure la paix et de vivre désormais en bonne intelligence. Les Oulad Sidi Ah'med ben Youssef s'étaient chargés de ces négociations délicates. Très sincèrement ces seigneurs désiraient voir cesser les divisions intestines dont souffrait toute la tribu. Lorsqu'il ne resta plus qu'à sceller la paix entre les cheikhs et le caïd, celui-ci annonça aux Oulad Sidi Ahmed qu'il voulait célébrer la réconciliation par un grand repas, un bon et copieux souper, dans son propre borj. Les marabouts furent chargés de faire les invitations. Onze cheikhs se rendirent à leur appel. Le douzième, plus méfiant que les autres, fit le malade, s'excusa et resta coi chez lui.

À la tombée de la nuit, les invités de Remdhan arrivèrent au borj et furent accueillis par de chaleureuses démonstrations d'amitié. La salle principale des hôtes avait été convertie, ce soir-

⁴ Détails physiques exacts. Sous le rapport de la taille et de la force musculaire, les fils de Remdhan, Belaïd et Amezzian, sont dignes du père et font l'admiration des Zkara. Amezzian, le portrait vivant du vieux caïd, n'a pas tout à fait vingt ans; c'est déjà un colosse, dans toute la force et l'épanouissement d'une jeunesse exubérante de santé.

là, en une délicieuse pièce rembourrée de gros tapis marocains, aux nuances multicolores, sur lesquels s'accroupirent les cheikhs, les marabouts et le perfide Remdhan lui même. On causa d'abord de choses banales, de la pluie, du beau temps, des récoltes. On attendait, selon la coutume marocaine, avant d'entamer l'objet capital des négociations, que le repas eut été servi. Il le fut vers 9 heures, et après le défilé des moutons rôtis, empalés à la mode arabe. après la déglutition des gaçaâ de kouskous et des t'ouajin, on servit le thé.

Ce fut à cet instant solennel que Remdhan prit la parole. Il s'exprima dans la langue nationale, la znatia, qu'il maniait avec une maestria incomparable, et que ses invités comprenaient d'ailleurs infiniment mieux que l'idiome du Prophète.

- Mes frères, commença le caïd, pourquoi cette inimitié entre nous ? Réconcilions- nous, soyons unis comme autrefois. Toi, o cheikh un tel, rassure tes administrés, apaise leur courroux, je me charge de t'enrichir, de te fournir tout ce qu'il te faudra, et tu n'auras plus besoin de travailler. Toi, o cheikh un tel, également. Toi, idem. Toi, o mon ami d'enfance, pourquoi, ah ! pourquoi me fuis-tu ? Écoutez-moi. Les temps sont changés. Il faut s'expliquer...

Peu à peu, Remdhan s'échauffait. Du fond de sa gorge, des notes effrayantes, des éclats de tonnerre jaillissaient par saccades. Sa voix, cette voix qui dominait le bruit des batailles, ne plaidait plus les circonstances atténuantes: Ce n'était pas lui qui était coupable; il avait agi dans le seul but de ranimer le zèle faiblissant des Zkara, il voulait rendre la tribu puissante, invincible, et il prédisait un bel avenir de prospérité et de bien-être, un avenir de très grande sécurité surtout, en ce pays de sauvagerie et de barbarie musulmanes où les adeptes du Zkraouisme étaient traités en parias. Et sur cette pente de la fraternité attendrie, il se laissait glisser, ému, avec des larmes dans la voix; des images d'une tendresse, d'une douceur inexprimable, remplaçaient les apostrophes énergiques du début; jamais rêves de délivrance et d'indépendance zkariennes n'avaient trouvé un interprète plus délicat, plus persuasif que ce chef hardi dont les larges conceptions politiques et sociales enlevaient maintenant l'auditoire dans un éblouissement de gloire nationale éternelle...

Il était plus de minuit. Les cheikhs, les yeux mouillés de larmes, avaient vu le puissant orateur se retirer discrètement, comme suffoqué d'émotion, et ils supposèrent qu'il était allé chercher l'argent promis à chacun d'eux.

Cependant Remdhan s'était rendu à l'écurie des mulets, et il s'était posté dans cette retraite sûre et insoupçonnée. Une caisse, en guise de siège, lui ayant été préparée par ses nègres, il s'était assis dessus, puis il avait envoyé l'un de ses mkhazni à la salle des invités en lui disant:

- Va me chercher le cheikh un tel.

Le messenger partit, traversa la cour, pénétra dans la salle et appela le cheikh en question. Celui-ci ainsi que ses collègues se dirent alors :

- Le caïd veut ménager notre amour-propre. Il nous prend à part, l'un après l'autre, pour nous remettre les cadeaux qu'il nous destine...

Sans défiance aucune, et sous la conduite du mkhazni, le cheikh traversa la grande cour au fond de laquelle se trouvait l'écurie. A peine était-il entré, que la porte de l'écurie se referma derrière lui. Il fut saisi aussitôt par les esclaves noirs du caïd, bâillonné en un clin d'oeil, égorgé en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Le second cheikh, puis le troisième, puis le quatrième, les onze enfin furent immolés de cette façon. Les Oulad Sidi Ah'med ben Youssef, croyant que tous ces hommes étaient partis chez eux avec l'argent promis, regagnèrent eux aussi leur domicile.

Au lever du jour, onze cadavres étaient étendus hors de l'enceinte du borj, sur un gros tas de fumier, et le caïd fit proclamer dans la tribu, par des crieurs publics, qu'il avait mis à mort X, Y, Z, etc., pour crime de conspiration contre sa personne.

Le douzième cheikh, celui qui avait échappé au guet-apens en ne se rendant pas à l'invitation de Remdhan, ne devait pas lui non plus éviter le triste sort de ses collègues. Il avait eu la prudence et la patience de ne pas sortir de sa tente pendant deux années consécutives. Rendu à moitié fou par cette détention rigoureuse, il voulut un jour se donner de l'air et il fit la sottise de se mêler à des groupes qui se rendaient au *soug el-ethmin* (le marché du lundi,) le plus important du Jbel Zkara. Informé de sa présence au souk', le caïd le fit arrêter par ses cavaliers. On amena le prisonnier à la tente de Remdhan, on lui attacha les mains et les pieds, et le caïd, s'adressant à l'infortuné en présence d'une foule de gens, lui dit :

- Tu es bien un tel, fils d'un tel ? Tu es bien le cheikh Mh'ammed qui continue à conspirer contre moi ?

Un homme s'approcha. du caïd, et, d'une voix suppliante:

- O caïd, dit-il, nous sommes soumis à tes ordres plus que n'importe qui. Pardonne donc à mon frère.

- C'est ton frère celui-ci ? fit Remdhan en montrant l'homme attaché à l'individu qui venait de parler.

- Oui, caïd, c'est mon frère. Aie pitié de lui !

Alors Remdhan, s'étant fait apporter un fusil chargé, mit cette arme entre les mains de celui qui lui demandait la vie de son prisonnier. - Tu vas fusiller ton frère, lui ordonna-t-il sur un ton qui n'admettait pas de réplique. Il vaut mieux que ce soit toi qu'un autre qui le tue: de cette façon, il n'y aura pas de vendetta possible. Si tu n'obéis pas, tu seras exécuté en même temps que lui.

Tremblant de tous ses membres, plus pâle qu'un linceul, persuadé cependant qu'il aurait la vie sauve s'il se conformait à l'ordre cruel du caïd, l'homme s'approcha de son frère et le foudroya à bout portant. Cette lâcheté ne le sauva pas, car Remdhan ayant fait un signe à l'un de ses nègres, celui-ci, d'un coup de pistolet, fit sauter la cervelle du fratricide.

Impressionnée et terrorisée, la foule s'écoula en silence à travers les baraques et les tentes de la foire, sans oser commenter ou blâmer les actes du caïd.

L'égorgement d'autres personnages, ennemis politiques, compétiteurs au caïdat, etc., plusieurs crimes affreux, enfin une hécatombe totale de 42 notabilités zkariennes, ensanglantèrent les dix premières années de l'administration de Remdhan. Aussi le scélérat n'a-t-il confiance en personne. Depuis plusieurs années déjà, il ne met plus le pied hors de son borj ; il ne communique que par lettre avec les gens du dehors, et quand on a à lui parler, il faut venir en plein jour sous la haute fenêtre de son logement, montrer patte blanche, - c'est-à-dire se présenter sans armes à feu - crier bien haut son nom et attendre le bon plaisir du burgrave. Au bout de quelques minutes, ou de plusieurs heures, suivant le caprice du châtelain, celui-ci, ou l'un de ses esclaves, jette par la fenêtre un paquet de ficelle qui se déroule jusqu'à terre. Attachez alors votre missive au bout de la ficelle et vous la verrez s'élever ensuite dans les airs, hissée par une main invisible. Arrivée sur le rebord de la fenêtre, la lettre disparaît soudain ; le caïd la prend, se la fait lire par son secrétaire. puis il crie au correspondant resté au pied du mur:

- C'est bien; tu peux t'en aller. Ou bien :

- Il y a une réponse, attends un peu.

Il ne faudrait pourtant pas croire que ce criminel de Remdhan ait pu égorger quarante deux des meilleurs guerriers Zkara sans qu'aucune protestation ne se soit élevée du sein de la noble famille des Oulad Sidi Ah'med ben Youssef. Lors des premiers attentats du caïd, Moulaye El-Meliani ben Ah'med fut tellement indigné de ce que Remdhan eut trahi la parole donnée à ses hôtes et aux marabouts, qu'il quitta la tribu et vint à Oujda, ne voulant plus, disait-il, habiter un pays où l'on se faisait un jeu des serments et des vies humaines. Toutefois, cet exil volontaire ne fut pas long. L'habile Remdhan, par de nombreuses ambassades, sut fléchir la colère du saint homme et le rappeler au milieu du petit troupeau de croyants dont Moulaye El-Meliani était le chef à cette époque. Tout le monde convient d'ailleurs que le redoutable caïd a un système excellent pour apaiser la colère des marabouts. Après chaque crime, il garrotte deux ou trois de ses fils, il les chasse devant lui comme un vil bétail, et il les conduit dans cette situation humiliante jusqu'aux tentes des principaux chefs des Oulad Sidi Ah'med ben Youssef.

- Nobles seigneurs, hurle-t-il de sa voix de taureau ! Tenez, prenez, immolez ce que j'ai de plus cher au monde; ou bien, faites de nous vos esclaves. Tout ce que vous ferez sera bien fait. Je vous apporte ma tête et celles de mes enfants !

Le coquin n'a pas besoin d'ajouter qu'il apporte aussi des cadeaux considérables destinés à la sainte famille; et celle-ci, devant tant d'humilité, en présence du repentir du vieux reître, et, mon Dieu, disons-le aussi, à la vue de la cascade de louis d'or que le filou a l'adresse de laisser tomber comme par mégarde de sa ceinture, la sainte famille finit toujours par pardonner et par bénir *et nunc et semper...*

Ceux qui ignorent la faculté puissante d'invention romanesque qui caractérise la race arabe se diront sans doute, après la lecture de cette épouvantable histoire de brigands :

- Il n'y a pas de fumée sans feu : il est impossible de forger de toutes pièces un conte si bien agencé. Ce terrible Remdhan doit avoir quelques énormes peccadilles sur la conscience.

- Remdhan, répondront les Zkara, fut toujours avare du sang de ses concitoyens. Il n'était impitoyable que pour les traîtres. C'est sur le thème connu de l'exécution des Ih'addoujin et des Oulad Abd-er-Rah'man que les Mahométans ont brodé une légende aussi noire que perfide. Cela prouve que les Arabes ont l'imagination d'une fertilité prodigieuse; cela prouve en outre que Remdhan était redouté des adeptes du Mahométisme dont nous avons le malheur d'être entourés.